

EPAVES ROMANES

(Première partie)

Etiam perierunt ruinae

La grande marée romane des 11e-13e siècles a recouvert l'Europe, la France et la Xaintrie d'une multitude de monuments grands ou petits, inspirés par une foi profonde et le goût d'un art dépouillé correspondant à l'esprit et aux techniques de l'époque, reconnaissable entre tous. De cette fièvre bâtisseuse, il reste fort heureusement beaucoup de précieux témoignages que l'on peut admirer aujourd'hui en Auvergne comme en Limousin.

Mais plus nombreux encore sont les monuments disparus du fait des guerres, des destructions volontaires, de l'usure du temps et, souvent, de l'incurie des hommes. On citera entre autres en Xaintrie, l'abbaye de Valette, noyée dans un barrage, l'antique église baptismale Saint - Jean - Baptiste de Pleaux, les prieurés de Griffeuille, de Saint Julien d'Espont et d'Ambials ou bien encore l'église de Rilhac – Xaintrie, disparus corps et bien, sans compter les monuments plus modestes (chapelles, calvaires, croix de chemins etc.) plus spécialement exposés à la négligence et au vandalisme. Cette disparition peut être totale ou partielle dans le sens où peuvent subsister des vestiges plus ou moins mutilés du monument détruit, sur place ou dispersés aux alentours. Ce véritable *musée lapidaire* échappe souvent au premier regard, mais avec un peu d'attention, ces pierres orphelines, au décor plus ou moins lisible, parleront d'abord à l'imagination, puis, au fil des recherches, à la raison.

Les explications de la survie de ces épaves sont diverses : la réutilisation des blocs de pierre taillée comme matériau de remplissage dans des constructions voisines comme des murs ou des substructions, le réemploi fonctionnel par détournement comme l'utilisation d'un chapiteau comme bénitier, la mise en valeur dans l'édifice primitif des pierres trop hâtivement condamnées lors d'une restauration, le réemploi « décoratif » pour embellir la façade d'un bâtiment religieux ou profane. Dans ce dernier cas, la question se pose de savoir pourquoi certains motifs ont été préférés à d'autres pour prolonger la mémoire des édifices disparus et quel sens peut-on donner à ce choix ?

Le fruit des premières recherches entreprises dans cette optique a dépassé nos espérances tant par le nombre que l'intérêt des trouvailles. C'est pourquoi, afin de ne pas alourdir la présente livraison, il a été décidé d'étaler sur plusieurs numéros les résultats de cette quête. Ce délai permettra en outre, selon toute vraisemblance, de découvrir d'autres *épaves* similaires qui ne demandent qu'à sortir de l'anonymat. Tout comme nos lecteurs pourront le faire de leur côté lors de leurs prochaines sorties estivales !

Cette première étude abordera successivement le cas des Jumeaux de Rilhac-Xaintrie, l'énigme de l'oiseau mystérieux d'Ally et le déroutant cube de pierre de Notre-Dame du Château-Bas à Saint-Christophe.

Les Jumeaux de Rilhac-Xaintrie

Un peu d'histoire...

L'église de Rilhac, de fondation très ancienne, fut donnée en 1190, au prieuré d'Aureil de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, en Haut-Limousin. Au 17^e siècle, elle passa avec Aureil chez les Jésuites de Limoges. Le chevet en hémicycle datait de la fin du 11^e siècle. En très mauvais état, elle fut entièrement reconstruite à la fin du 19^e dans le style néo-roman, avec trois nefs et une abside, sans transept ; le nouvel édifice fut consacré le 28 juillet 1880 par Mgr Dénéchau. A ce propos, le chanoine Poulbrière écrit dans son *Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle*⁵⁵ « Je n'ai connu de l'ancienne construction que le chevet en hémicycle de la fin du 11^e, le chœur et la chapelle du midi portant l'un et l'autre les armes de l'ancienne famille de Rilhac : *d'argent à sept vergettes de gueules*⁵⁶. On conserve encore aujourd'hui ces écus avec quelques chapiteaux ou bases de colonnes... »

Une recherche minutieuse dans le bâti rilhacois aux alentours de l'église, a permis de constater que la plupart des éléments de récupération mentionnés par le chanoine Poulbrière ont été conservés, comme il ressort des clichés ci-dessous. A noter qu'il existe bien deux clés de voûte de part et d'autre d'un escalier (voir cliché de droite) figurant les armes des Rilhac, ce qui correspond bien aux souvenirs du chanoine Poulbrière.



Vestiges de l'ancienne église de Rilhac - Xaintrie

1 Chapiteaux

2 Bases de colonnes

3 Ecu renversé des Rilhac

⁵⁵ Edition Imprimerie J.Mazeyrie, Tulle, 1894-1899

⁵⁶ *Fortia* ; on trouve aussi dans la littérature locale : *d'argent à sept rilles de gueules*, ce qui en ferait un blason parlant.

A cet ensemble s'ajoute une sculpture plus originale encastrée dans la façade d'une maison, face à l'entrée de la nouvelle église. Elle n'est pas expressément mentionnée par le chanoine Poulbrière qui l'a sans doute considérée comme un chapiteau, mais sa provenance ne fait aucun doute. C'est ce motif (voir ci-dessous) qui retiendra plus spécialement notre attention...



Identification des personnages

Contrairement aux vestiges photographiés sur la page précédente (fig. 1), il ne s'agit pas d'un chapiteau mais, selon toute vraisemblance, d'un modillon provenant du chevet de l'ancienne église. Ce motif montrant deux visages accolés coiffés d'un couvre-chef identique n'est pas rare, en particulier sur des modillons les plus anciens. Son interprétation ne va pas de soi. Les commentateurs, en raison d'une certaine similitude dans les traits des personnages, les ont souvent assimilés à des jumeaux, avec une connotation positive (unité dans la dualité) ou négative (dualité conflictuelle), ce type d'explication pseudo - métaphysique n'apportant guère de lumière sur le *pourquoi* de telles sculptures ! Conscients des limites de cette exégèse, d'autres ont voulu y voir, plus concrètement, une représentation du signe des Gémeaux, ce qui n'est pas sans pertinence, sans être pour autant complètement convaincant. En effet, pour retenir cette thèse, il faudrait, logiquement, que le modillon en question soit accompagné des autres signes du zodiaque. Or, s'il est impossible de le vérifier dans le cas de la sculpture solitaire de Rilhac, l'examen des autres corniches romanes de la région où figure le même *duo*, montre que le motif semble se suffire à lui-même, sans référence aux autres signes du zodiaque, à l'exception, parfois, du taureau dont la présence s'explique pour d'autres raisons⁵⁷.

⁵⁷ Voir RAXC n°4 page 24.

Si l'identification aux Gémeaux en tant que signe astrologique semble donc devoir être écartée, l'hypothèse de leur avatar mythologique, à savoir les *Dioscures*, mérite peut-être d'être prise en considération.

Personnages de la mythologie grecque et romaine, Castor et Pollux figurent en bonne place dans la statuaire antique notamment à Rome, sur les marches du Capitole, sur la fontaine face au palais du Quirinal ainsi que sur le forum où l'on peut admirer les restes du temple qui leur était dédié. Ils ne furent pas ignorés des premiers Chrétiens qui les firent figurer sur leurs sarcophages et, de là, par une filiation encore obscure, il se retrouvèrent dans le décor des plus anciens édifices romans, soit en pied avec armes et chevaux⁵⁸ soit, plus fréquemment en application de la règle *pars pro toto*, sous la forme de deux têtes accolées dont la principale caractéristique – gémellité oblige – est la ressemblance⁵⁹.

Cependant, la présence sur une corniche ou sur un chapiteau romans de deux visages similaires ne suffit pas à les assimiler aux *Dioscures*. Un critère d'identification déterminant, outre la ressemblance, est la *polarisation de l'image*, c'est-à-dire la disposition des têtes de



telle sorte qu'elles apparaissent en *opposition* l'une par rapport à l'autre, symbolisant par là le statut ambivalent – à la fois terrestre et céleste – des jumeaux. Cet effet peut être obtenu de différentes manières. La plus simple consiste à représenter des têtes regardant dans deux directions opposées comme à Rilhac. Une autre façon de procéder consiste à montrer deux visages superposés, l'un regardant le ciel et l'autre la terre ou bien, dans une variante de la même idée, deux visages tête-bêche⁶⁰. Sans être une certitude, il existe une forte présomption pour que ces images qui ont suscité jusqu'ici la plus grande perplexité,

Modillon Eglise Saint Thyrsus d'Anglards de Salers représentent les Dioscures.

Au-delà du procédé de *polarisation de l'image*, l'assimilation d'un motif roman aux jumeaux divins suppose, outre la ressemblance, certains traits spécifiques, comme la présence d'un couvre-chef de forme conique (pileus) ou, le plus souvent, de forme arrondie comme une

⁵⁸ Les représentations des Dioscures les plus parlantes dans notre région se trouvent dans le Cantal, sur un chapiteau de la chapelle Saint - Antoine de Chastel sur Murat et sur un chapiteau de l'église de Védrières Saint – Loup et, en Corrèze, sur une archivolt de l'église de Sérandon.

⁵⁹ En application du même principe, ils peuvent aussi être symbolisés par deux chevaux comme sur le chevet de l'église de La Chapelle – Saint – Géraud près de Beaulieu.

⁶⁰ Voir dans ce sens un curieux modillon de l'église de Sauvât dans le Cantal.

sorte de calotte⁶¹ ; s'y ajoute parfois le fait, malheureusement souvent estompé par l'usure de la pierre, que l'un des personnages a les yeux ouverts alors que l'autre a les yeux fermés...Autant de traits qui se retrouvent peu ou prou sur le motif de Rilhac...

Pourquoi les Dioscures ?

Les Dioscures nés à Sparte sont les fils de Lédà, mais alors que Castor a pour père le mortel Tyndare roi de Sparte, Pollux est, lui, le fils de Zeus⁶² et jouit de ce fait du privilège enviable d'être immortel. Les deux frères se lièrent dès l'enfance d'une amitié indéfectible et devinrent bientôt inséparables. Affligé par la mort de son frère tué par Idas, Pollux demande à Zeus de partager son immortalité avec lui et c'est ainsi qu'avec l'accord du Maître de l'Olympe, les deux frères passent alternativement six mois sur terre et six mois sous la terre.

C'est cette double nature - à la fois mortelle et immortelle - les conduisant à séjourner alternativement en ce monde et dans l'autre avec les allers et retours qui en résultent, qui explique le rôle éminent reconnu aux Jumeaux divins dans le commerce avec l'Au-delà. Autant de *passages* qui offrent la possibilité de communiquer avec les disparus et, si nécessaire, d'intercéder en leur faveur... Du moins on peut imaginer que c'est ainsi que leurs adeptes devaient l'entendre. Or, comme on l'a vu, ce rôle ne disparut pas complètement avec l'arrivée du christianisme. Les Dioscures, comme de nombreux personnages tirés de la mythologie classique ou des cultes païens, se retrouvent sur les premiers sarcophages chrétiens mis au jour à Aix en Provence, Arles et Sens, où ils figurent en bonne place, associés à Hercule et Junon, comme des divinités tutélaires de la mort. Et c'est, sans doute, ce rôle de *passeur* entre la vie et la mort, symbole à la fois de résurrection et d'immortalité, qu'ils continuèrent à jouer de manière plus discrète et anonyme, dans le haut Moyen Âge. Du moins, telle est la thèse que l'on peut aujourd'hui avancer (prudemment) pour expliquer cette sculpture, en attendant d'autres suggestions. Quoi qu'il en soit, il est agréable de songer que les fils de Lédà (et de Zeus pour Pollux, ce qui n'est pas mince !) veillent sur la tranquillité de la Xaintrie et sur le rare pouvoir qu'elle a de se perpétuer, égale à elle-même, de siècle en siècle.



⁶¹ Symbolise pour certains la moitié de la coquille d'œuf dont ils sont issus.

⁶² Lédà avait été séduite par Zeus qui avait pris l'apparence d'un cygne.

Le volatile repose-pieds d'Ally



La croix d'Ally, fragment du revers

le revers- que la croix de Tourniac (le Christ, un personnage avec une longue tunique et des pieds disproportionnés, un volatile difficile à identifier et des fleurs de lys des deux côtés). Cette conjecture est confirmée par l'amorce du disque de la croix des deux côtés des jambes du personnage

La troisième conclusion qui vient à l'esprit, avec peut-être un peu plus de prudence, est que l'objet, en toute bonne logique, devait s'élever dans un cimetière et qu'il y a de grandes chances que ce cimetière ait été l'ancien cimetière d'Ally, situé comme le voulait la tradition, autour de l'église paroissiale. Au-delà de ces évidences ou quasi-évidences, cette découverte soulève de nombreuses questions. D'abord la question de la présence dans des lieux rapprochés, de deux monuments quasi identiques sortis selon toute vraisemblance du même ciseau et issus, peut-être, du même commanditaire. Certes il n'est pas rare de constater une certaine parenté de style entre les anciennes croix mais il s'agit ici quasiment de copies, d'autant plus étonnantes que le motif se caractérise par une rare originalité. Une sorte de modèle qui se serait imposé localement, peut-être même au-

Il y a quelques années, on extrayait d'une muraille près du bourg d'Ally dans le Cantal un fragment de pierre sculptée qui ne laissa pas d'intriguer les personnes informées de cette découverte⁶³. Placée depuis en sûreté dans l'église paroissiale, cette pierre, reproduite ci-contre, a commencé à livrer ses secrets. Le premier qui n'en est pas vraiment un, tant l'évidence saute aux yeux, est la ressemblance frappante entre ce fragment et l'avvers de la croix située dans le cimetière de Tourniac (Cantal). Cette croix qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, est considérée comme l'une des plus anciennes de la région pourtant riche en monuments de ce type. Elle remonte selon toute vraisemblance au 12^e ou 13^e siècle et plusieurs des motifs qui y sont représentés laissent toujours perplexes. La deuxième conclusion qui découle du premier constat est que la pierre en question est un fragment d'une croix dont on peut supposer qu'elle offre exactement le même décor - sur l'avvers comme

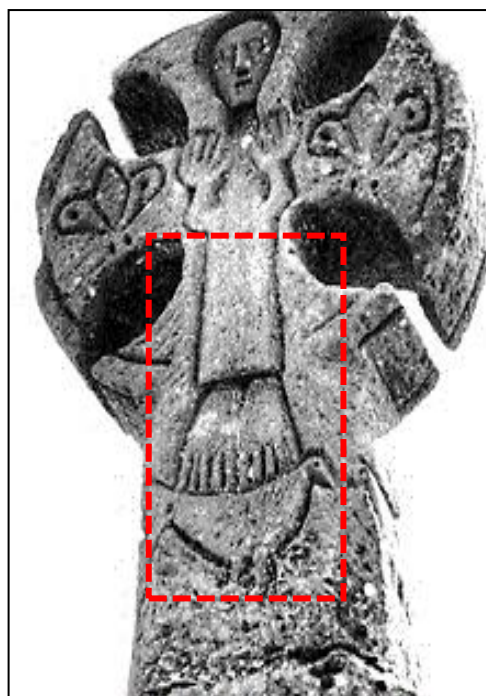


La croix d'Ally fragment de l'avvers

⁶³ L'auteur remercie l'abbé Roze d'avoir attiré son attention sur cette sculpture.

delà de Tourniac et d'Ally ? On ne connaît pas les antiques croix de cimetière de Chaussenac, Barriac, Escorailles et autres paroisses voisines...

Cette première source de perplexité se double d'interrogations persistantes sur l'interprétation de la sculpture elle-même telle qu'on peut la voir dans le cimetière de Tourniac. Si le Christ crucifié ne s'écarte pas des canons de la crucifixion à l'époque romane (expression de la face, couronne torsadée, périzonium, position des genoux et des pieds), le personnage de l'avvers reste beaucoup plus mystérieux. Ce qui n'a pas empêché la plupart des commentateurs d'y voir la vierge, non par conviction car ils ne cachent pas leur très grande perplexité, mais pour s'aligner, faute de mieux, sur la tradition qui veut que la vierge soit souvent représentée à l'avvers des crucifixions...Ce qui ne va pas sans certaines contorsions dans le raisonnement...



Revers de la croix de Tourniac, la partie encadrée correspond au fragment trouvé à Ally

C'est ainsi que la sculpture de Tourniac a littéralement enflammé l'imagination de l'estimable Abel Beaufrère jusqu'à des divagations peu dignes de l'auteur sérieux que l'on connaît. On peut lire en effet dans un article publié dans la Revue de la Haute Auvergne en 1952⁶⁴ : « ... qu'il y a une autre raison à cette déformation flagrante des pieds et des mains. On la remarque dans de nombreuses statues de l'époque romane et même au 18^e siècle. Si Berthe aux grands pieds mérita ce surnom peu enviable pour une femme moderne, c'est qu'elle était épouse de roi et mère d'empereur, par conséquent fort puissante ; nous dirions aujourd'hui qu'elle avait *le bras long* ce qui n'est pas plus esthétique. L'artiste de Tourniac s'est abandonné démesurément à ce symbolisme et l'on regrette pour la vierge ce procédé affligeant... ».

Quant à l'oiseau, toujours dans la logique de la représentation de la vierge, Abel Beaufrère veut y voir une colombe, symbole de douceur et de pureté ! A ce niveau d'exaltation où l'on reconnaît la vierge dans un personnage absolument dépourvu de toute dimension féminine, sa puissance à sa pointure et son symbole dans une colombe obèse et microcéphale, les réserves que l'on pourrait émettre sont de peu de poids.

Le mystère de cette sculpture reste donc entier. D'autres pistes méritent d'être suivies que le lecteur pourra emprunter avec nous dans un prochain numéro de la Revue. (à suivre)

⁶⁴ Revue de la Haute Auvergne, tome XXXIII avril - septembre 1952, *Un aspect de l'art populaire en Auvergne : les croix de chemins*, pages 83-90.

Le « cube » de la chapelle du Château-Bas de Saint-Christophe



La chapelle castrale du Château-Bas de Saint-Christophe semble elle-même une épave miraculeusement préservée au milieu des ruines informes du château ancestral⁶⁵, d'autres demeures seigneuriales et des masures qui s'étagaient tout autour, jusqu'au début du 20^e siècle. Miraculeux est le mot puisque la chapelle doit au courage d'un homme⁶⁶ d'être encore debout. En effet, la municipalité de Saint-Christophe ayant décrété en 1793 la destruction de ce *nid de superstition*, quelques enragés s'étaient attelés à la tâche, lorsqu'un particulier s'interposa en les menaçant de son fusil. Plus braillards que vaillants, les énergumènes s'enfuirent non sans avoir dénoncé le factieux au maire qui le convoqua pour s'enquérir des raisons de son geste. Notre homme, aussi fin que courageux, prétendit alors qu'il ne

fallait pas y voir un motif religieux mais le fait que les débris de l'oratoire seraient tombés sur sa maison située en contrebas et, en la détruisant, l'aurait privé de tout gîte, lui et sa famille...Convaincu - et peut-être soulagé - le premier magistrat de la commune décida de renoncer à son projet.

Sauvée, la chapelle fit l'objet d'une importante restauration en 1894, au cours de laquelle plusieurs vestiges de l'édifice ancien, encastrés dans la maçonnerie ou dans les substructions furent mis au jour⁶⁷. Parmi eux, un cube en pierre figuré par ses arêtes, enfermant un tronçon de pierre cylindrique, lui-même cerclé d'une moulure finement torsadée...le tout faisant songer à l'emballage protecteur de quelque précieux objet. On se perd en conjectures sur sa destination première : décorative ? utilitaire ? bénitier ? base de colonne ? chapiteau ? Aucune de ces hypothèses n'emporte vraiment la conviction et le mystère risque de perdurer jusqu'à la découverte d'une pièce similaire dans un édifice religieux ou civil.

C'est aussi lors de la restauration de 1894 que furent redécouverts les éléments d'une baie géminée romane dont les arcades et chapiteaux furent replacés dans le mur extérieur de la chapelle après avoir été habilement restaurés par un artisan de Saint-Christophe. A noter comme un rappel du début de cette chronique, qu'un des chapiteaux restaurés n'est pas sans faire penser aux Dioscures... (à suivre)



Chapelle N-D du Château, St Christophe, chapiteau néo - roman (cliché B. Thijs)

Jacques Keller-Noëllet

⁶⁵ Ayant appartenu successivement aux Scorailles, aux comtes de Rodez et aux La Tour d'Auvergne.

⁶⁶ Selon des notes manuscrites de l'abbé Burin, cet homme de bien se nommait *Mage*.

⁶⁷ Des transformations importantes de l'édifice avaient été entreprises au milieu du 15^e siècle.